



Laurent Gaissad

L'AIR DE LA NUIT REND LIBRE ?

LIEUX ET RENCONTRES DANS QUELQUES VILLES DU SUD DE LA FRANCE

Parler d'emplacements pour des rencontres, c'est se départir des certitudes qui accompagnent le nocturne et ses singuliers personnages sur le marché du sexe clandestin¹. C'est privilégier, au détriment d'un exotisme des individus et de l'identité, les lieux et les moments de l'action, la manière dont ils se construisent, apparaissent, disparaissent, s'organisent ou se déplacent dans la trame urbaine. L'extension des activités humaines la nuit fait aujourd'hui l'objet d'une attention longtemps focalisée sur le développement des pratiques les plus troubles ou les plus marginales. Les travaux empiriques de Murray Melbin, par exemple, établissent un lien entre les activités sociales nocturnes et celles rencontrées aux frontières historiquement mobiles du territoire nord-américain². Selon cet auteur, l'avancée dans l'occupation du temps et des espaces de la « frontière » concerne des groupes à la fois isolés et homogènes, surtout du point de vue du sexe, puisqu'il relève une proportion de 71 % d'hommes dans les plaines et les montagnes du Grand Ouest à la fin du XIXe siècle, et observe que 89 % des passants sont des hommes au milieu de la nuit à Boston en 1974. La nuit, comme le territoire frontalier, ont vocation de refuge pour les populations stigmatisées ailleurs ou dans la journée ; il s'y élabore des comportements et des styles nouveaux. Si la nuit est longtemps restée une frontière, n'est-elle pas à son tour à la fois produit et productrice de légitimités et d'ordres qui lui sont propres ? Certains l'ont d'ailleurs relevé³, la forme des aménagements et des rythmes du quotidien opère une régulation morale des territoires. En ville aussi, de jour comme de nuit, les effets d'institution semblent déterminer largement l'acceptabilité « spatiale » des conduites. Cela revient-il à dire, comme Robert Ezra Park à Chicago en 1925, que l'existence de « régions morales », « ces milieux distincts dans lesquels les pulsions vagabondes et refoulées [...] s'émancipent de l'ordre moral qui les domine », est liée « en partie aux contraintes imposées par la vie urbaine, en partie à la licence qu'elle procure »⁴ ? Pour cerner cette région morale, les emplacements les moins notoires, les moins établis et les moins fixes dans le cas de la drague masculine et de la prostitution, écartons-nous d'emblée des quartiers les

plus « centraux » de l'industrie du sexe, des établissements gais, des clubs échangistes, des sex-shops et des cinémas pornos. Ici, nous n'entrerons pas parce que les prix sont trop élevés ; plus loin quelque connaissance risque de nous y surprendre ; là, la clientèle est beaucoup trop jeune, et la musique techno trop forte ; dans cette rue, il n'y a de place que pour les travestis ; dans ce club privé, il faut une carte de membre, et une tenue correcte est exigée.

Les chassés-croisés du désir et de l'aménagement urbain

Autour de ce petit square, au centre ville de Marseille, les voitures tournent sans arrêt dès la nuit tombée. Là comme ailleurs, pour peu que l'observation s'y déploie dans le temps, l'histoire de l'endroit se donne à voir et à entendre : quand on a rasé la pissotière de la place Sébastopol, c'est le petit jardin sombre à quelques rues de là qui a été investi. Une fois ses buissons élagués et ses recoins inondés de lumière halogène, les ruelles alentours héritent du trafic. Lampadaires éteints, à nouveau les voitures s'arrêtent au niveau du square. Un dragueur dit : « ça a relancé le lieu. Sébasto, maintenant, c'est ici. » Dans le sud de la ville, aux alentours du parc Borély, les pétitions du voisinage semblent déterminer l'ouverture ou la fermeture des grilles de l'école

1. Au temps du sida, l'effort de compréhension dans ce domaine reste dans le ton d'une *scientia sexualis*, pour reprendre le mot du philosophe Michel Foucault. S'il ne permet pas de rompre avec les rationalités classificatoires communes à l'épidémiologie ou à certains courants de l'anthropologie culturelle, qui substantialisent le sexe et l'orientation sexuelle, l'attention récente portée aux approches urbaines se signale notamment par le soutien de l'Agence nationale de recherches sur le sida (ANRS) au travail de thèse en cours et dont s'inspire l'article.

2. Melbin M., « Night as frontier », *American Sociological Review*, 43 : 1, 1978, p. 3-22.

3. Cauquelin, A., *La ville la nuit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977.

4. Park, R.E., « The city : suggestions for the investigation of human behaviour in the urban environment », paru dans Park, R.E., Burgess E.W., Mc Kenzie R.D., *The city*, Chicago, University of Chicago Press, 1925.

de danse qui donne sur le bois, ainsi que l'assiduité des interventions et des contrôles policiers. À l'heure où chaque allée privée du quartier s'est équipée d'une barrière, et où les zones obscures du petit centre commercial tout proche s'illuminent au moindre mouvement, une grande villa en ruine accueille les promeneurs dans les hautes broussailles de son jardin ouvert sur la rue. À Nîmes, la nuit, quand la grille des Jardins de la Fontaine est fermée, le mur de pierre qui longe le parc à droite s'escalade facilement un peu plus loin ; mais régulièrement, entre deux rondes de police, le cadenas doit être remplacé. À Perpignan, le chantier du nouveau Palais des Congrès a brouillé les pistes, élargi et éclairé les sentiers du square attenant qui n'a plus de buissons. À quelques pas de là, les bosquets sombres de la promenade rue Ronsard ont pour un temps servi de refuge, avant d'être rasés à leur tour, et qu'un revête-



ment de gravillons blancs vient mettre en valeur la vieille muraille sous le feu des lampadaires neufs. C'est l'allée bordée de palmiers, plus loin, à l'arrière du parc, qui s'active depuis. Là, les voitures n'entrent pas, mais la lumière est indirecte et le grillage n'est pas très haut. A Toulouse, les travaux de rénovation occasionnés il y a deux ans pour la coupe du monde de football ont également produit des effets sur la fréquentation du petit bois qui jouxte le périmètre du stadium. Situé sur l'île du Ramier, ce lieu est depuis longtemps investi, de jour comme de nuit, par la drague masculine. Là encore, la mise en chantier de la zone s'est accompagnée d'une politique municipale d'élagage d'une partie de la forêt et d'un renforcement des opérations policières visant à « nettoyer » les alentours immédiats des installations sportives rénovées. Si cet ensemble de dispositions publiques a provoqué une baisse très nette des activités « indésirables », l'île du Ramier étant inaccessible à titre privé pendant la période des matches, l'espace en question n'a été désinvesti par les dragueurs que momentanément pour devenir à nouveau une centralité de la sexualité secrète masculine dans les mois qui ont suivi.

Ces dernières années, les politiques de réhabilitation des centres-villes ont produits des effets similaires d'éclatement, puis de recomposition territoriale du monde de la prostitution. A Marseille, la campagne de « reconquête » de la Canebière, régulièrement relancée au cours des vingt dernières années par les gestionnaires de la cité, est aujourd'hui relayée par la mise en œuvre du projet d'aménagement d'Euroméditerranée. Outre les coups portés ici ou là à Belsunce, où s'est établi, à partir de la fin des années 1970, un dispositif commercial maghrébin d'envergure internationale⁵, l'assiduité de ces assauts a progressivement éradiqué l'ancien quartier de licence des mœurs situé de ce côté-ci de la Canebière. A l'heure même où ce pan entier du commerce sexuel marseillais s'est déplacé vers le haut de l'avenue et vers les quartiers sud de la ville, l'arrivée des premiers travestis d'Oran et d'Annaba à la fin des années 1980 dans le quartier de la gare Saint Charles a contribué elle aussi à bouleverser les données de la prostitution locale⁶.

Effets de milieu et clandestinités recomposées

À la différence des jardins et des squares de centre-ville évoqués plus haut, qui sont exclusivement fréquentés pour la drague et le sexe la nuit, mais qui assurent d'autres fonctions dans la journée, le parc de l'île du Ramier à Toulouse, à la fois isolé au milieu de la Garonne et facile d'accès depuis le centre comme par la rocade qui entoure la ville, constitue une « région morale » à plein temps, la nuit et le jour. Du coup, il s'agit d'un emplacement susceptible de produire à la fois les effets de milieu qui caractérisent les quartiers les plus centraux du marché du sexe clandestin la nuit, tout en étant tributaire, dans la journée, des effets de mobilité typiques des activités diurnes. D'un côté, une population principalement composée de jeunes homosexuels s'approprie le lieu en masse, plus particulièrement à la fermeture des bars et des discothèques gays entre le milieu de la nuit et le petit matin les fins de semaines. De l'autre, l'espace est investi plus discrètement dans la journée, au gré des transitions et des rythmes quotidiens entre lieu de travail et lieu de résidence, c'est-à-dire le matin, entre midi et deux heures, et le soir. Ce type de configuration, tout en restant très schématique, se rencontre également sur les aires de repos de l'autoroute A9 à proximité de Montpellier : là aussi, au milieu de la nuit, les aires les plus proches du

5. Tarrus A., *Arabes de France dans l'économie modiale souterraine*, Éditions de l'Aube, 1995.

6. Chafi M., Gaissad L., « Projet Saint-Charles : prévention VIH et recherche-action en direction des travailleurs du sexe masculins à Marseille », rapport final, 1992.

centre, et dont l'accès est gratuit, sont fréquentées pour l'essentiel par des homosexuels du « milieu » gai de la ville, et la drague, très visible, y est l'activité unique et normative. À l'inverse, aux heures de pointe dans la journée, et alors même que les aires sont utilisées pour le repos de toutes les populations usagères de l'auto-route, la drague passe inaperçue sur les aires du tronçon payant, et le brassage des populations qui ont des rapports sexuels sur place est plus important⁷. Sur toutes les aires du tronçon, dans la journée ou la nuit, ce sont des hommes très différents qui ont des rapports sexuels sur place : touristes, camionneurs, hommes d'affaires, salariés qui travaillent à la ville et qui vivent à la campagne, homosexuels venus là pour draguer « hors ghetto ». Pour ce garçon de la Zup qui attend seul au milieu de la nuit sur un banc des Jardins de la Fontaines à Nîmes, « là, c'est pas pareil, mais y a pas intérêt que ça se sache. Avec les copains, on vient des fois pour emmerder les pédés ici, mais entre mecs, y a qu'à bien se tenir ». Cette grande mixité, qu'elle relève d'un *modus vivendi* entre hommes typiques des sociétés méditerranéennes⁸ ou de la conjonction de faits de mobilités sur différentes échelles de temps et d'espace, ne va pourtant pas toujours de soi.

Sur le grand parking à l'entrée du parc du Ramier, on entend parfois dire : « Ce soir, y a rien. Y a que des vieux ». À Nîmes, à nouveau, à l'extérieur du parc, un homme d'une quarantaine d'années explique : « ici, il y a plusieurs clans. Ceux d'en bas, par exemple, je les connais pas. Je suis passé devant eux en les snobant tout à l'heure ». Un autre habitué plus jeune s'exclame : « je veux pas voir un travelo ou une pute de ce côté du canal, ça attire les embrouilles et les flics ». Quelqu'un dit qu'il a vu le patron du M. dans le parc avec le couple d'Alès qui vient tous les samedis. Sur l'auto-route, un monsieur en costume qui rentre du travail dit que sur l'autre aire, il y a trop de « folles du milieu qui font fuir les types qui cherchent la discrétion et qui viennent pas là pour papoter ». La grande visibilité des groupes qui occupent ce type d'espaces au milieu de la nuit s'accompagne le plus souvent d'une transposition sur place des codes et des valeurs du monde gai masculin. Les habitués sont presque toujours insérés dans des réseaux d'inter-connaissance qui débordent largement le lieu de drague. Là où les motifs de l'action, accéder à des rapports sexuels sans conséquences sur le reste de l'existence, présupposent le bouleversement à la fois éphémère, inédit et simultané des proximités physiques et des distances sociales, les éléments d'une sociabilité de comptoir, pratiquement villageoise, et qui impliquent d'autres types d'engagements, peuvent constituer une contrainte pour celui qui entend tirer bénéfice du lieu dans l'anonymat et la clandestinité. À l'appartenance à un groupe ou à un réseau, viennent donc parfois s'ajouter d'autres critères normatifs qui correspondent à ceux du « milieu », en l'occurrence,

celui des établissements commerciaux, où s'opère un filtrage fondé avant tout sur l'âge, mais aussi sur la couleur de peau, le look, et a posteriori, le degré d'adhésion aux codes, les relations, l'ancienneté, etc.

Les quartiers les plus sédentarisés du commerce sexuel se caractérisent eux aussi très souvent par une stabilité des appartenances et des valeurs qui tend à exclure tout effet de mixité, de circulation ou de brassage. À Marseille, un travesti raconte : « Je me suis bagarrée jusqu'au jour où je me suis trouvé une place,



rue de la Grande Armée. Maintenant, j'ai ma place au Prado ». Ailleurs, près du boulevard National, on « refoule les travestis pour travailler tranquillement entre femmes ». Plus loin, « nous les crasseuses et les toxicos qui montent sans capotes et qui cassent les prix, on n'en veut pas. On a pas envie que le coin coule ». Et près de la gare : « Là haut, y a que des Arabes qui volent les clients et qui sont là que pour deux ou trois mois. On devrait mettre toutes celles qui travaillent proprement ensemble, et toutes celles qui veulent rien savoir, ensemble dans un autre endroit ». Sur certains trottoirs, l'ordre et la hiérarchie des légitimités se construisent à partir de critères similaires qui confinent à la déontologie : dans ce cas, le métier et ses règles font systématiquement norme, au point de superposer aux

7. Gaissad L., « Du sexe sans conséquence : le bon endroit et le bon moment », paru dans Membrado M., Rieu A., *Sexes, espaces et corps. De la catégorisation du genre*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, 2000.

8. Valianatos G., « Aspects of « gay culture » in Greece », communication au Congrès européen Risques identitaires et sida : la vulnérabilité des jeunes gays en Europe, CERIS, Parlement Européen, Bruxelles, 26-27 mars 1999. L'exposé rend compte du flou qui entoure aujourd'hui encore les pratiques bisexuelles en Grèce (et plus largement en Méditerranée), tout en relevant une occidentalisation croissante des attitudes et des représentations, et engage à reconsidérer les articulations entre proximités physiques et distances sociales, sociabilité et sexualité, espace public et activités secrètes, sacré et profane.

aléas de l'aménagement urbain et de la réglementation morale des espaces un ordre territorial et une éthique parallèles.

Ne rien y voir, comme en plein jour

A contrario, l'invisibilité et l'errance sont constitutives de certaines formes de prostitution qui utilisent la densité des foules aux heures de pointe dans la journée : c'est le cas sur le marché du centre-ville à Marseille, par exemple, pour de jeunes femmes étrangères en situation irrégulière qui marchent dans la foule ou attendent aux arrêts de bus, et pour leurs clients qui agitent furtivement quelques pièces de monnaie dans leur poche à leur passage. À Montpellier, ce jeune garçon est un habitué des terrasses de grands cafés de la place de la Comédie : « la nuit, c'est difficile de tapiner sans être homo, les clients, c'est tous des mecs » ; et à propos d'une dame qui boit du thé à quelques tables plus loin : « celle-là, avec le tailleur Yves Saint-Laurent, ça vaut le coup de lui faire un sourire. Sa montre et ses bijoux, c'est pas du toc ». À Avignon, en marge des efforts d'embellissement de la ville *intra muros* fournis par une municipalité soucieuse de son statut prochain de capitale du patrimoine culturel européen, le vieux quartier Saint Michel où, dit-on, « les places sont très chères et bien gardées », connaît quant à lui des conflits réguliers avec l'installation passagère de travestis ou de différentes catégories de « nouvelles » venues de Marseille. Du coup, certaines filles sont contraintes d'aller travailler le jour, discrètement et sous les ponts, car sur les routes nationales des environs, dans la journée aussi, le territoire est l'enjeu d'une exclusivité établie depuis longtemps⁹. Ainsi, si la diffusion de ces derniers groupes dans l'espace urbain et péri-urbain peut certainement être corrélée aux dispositions les plus coercitives de l'ordre républicain, on ne saurait cependant sous-estimer, pour la compréhension de ces phénomènes, le rôle d'autres effets d'institution qui, de l'intérieur, et à partir des places fortes de la prostitution ou des emplacements les plus légitimes du sexe clandestin, contribuent à la fabrication de nouvelles marges, mobiles et discrètes.

Au parc de l'île du Ramier, à Toulouse, lorsque la mise en chantier de la zone qui entoure le stade a commencé, les habitués du grand parking ont dit que de nouveaux policiers avaient fait leur apparition. Ceux-là étaient équipés de vélos tout terrain et s'avançaient au cœur des buissons, à travers les sentiers de terre aplatis par les allées venues et l'incessant piétinement des dragueurs. Quand ils ont commencé à dresser des contraventions, certains ont dit qu'il valait mieux aller à la Ramée. La Ramée, c'est une vaste zone boisée équipée pour les loisirs et les activités sportives, à l'extérieur de Toulouse, entre le pôle d'activités économiques de Basso

Cambo et les banlieues de Cugneaux et Tournefeuille. L'accès au parc, au même titre que les circulations entre les différents sièges d'entreprises implantées dans le périmètre et les zones résidentielles urbaines ou péri-urbaines, a été indéniablement facilité par la construction de la nouvelle rocade à quatre voies, dite « Arc en ciel », qui relie les installations industrielles et les services du sud-ouest de la ville (Motorola, Siemens, Storage Teck, Météo France, entre autres) aux banlieues de Colomiers et de Blagnac où siègent respectivement l'Aérospatiale et Airbus Industries. Seule une partie bien délimitée de la forêt est utilisée pour la drague, et on y accède par une entrée secondaire, à l'opposé de la voie principale nouvellement aménagée avec l'ouverture de la rocade. À l'observation, les effets d'échappement attendus en provenance de l'île du Ramier ne s'y manifestent que de manière très anecdotique. En réalité, personne ne vient y draguer une fois la nuit tombée, et les périodes d'affluence y correspondent plutôt aux rythmes des activités professionnelles des alentours, c'est-à-dire de sept à neuf heures le matin, entre midi et deux heures, et de cinq à sept heures le soir¹⁰. Outre le fait que le parc de loisirs de la Ramée est situé au cœur d'une zone du grand ouest toulousain en pleine expansion économique, il est également très fréquenté les jours de semaine comme les week-ends pour ses installations sportives. Mais cet homme d'une trentaine d'années qui passe souvent par le parc à la pause de midi est en costume-cravate. Il doit repartir avant deux heures car il est en réunion au siège de l'Aérospatiale cet après-midi. Pour venir le soir, en dehors des week-ends, il faudrait qu'il s'organise. Avant, il allait parfois dans un parking près du centre commercial à Colomiers, mais « il n'y a plus rien là-bas », alors il vient à la Ramée. Ici, la manifestation d'une sexualité secrète, au-delà de la simple recomposition de territoire liée à l'aménagement d'une autre partie de la ville, n'a rien de périphérique ou de marginal. Au contraire, elle vient se glisser discrètement, par des effets de superposition aux autres activités alentours qui l'invisibilisent, dans l'interstice des emplois du temps les plus typiques et les plus quotidiens.

Les lieux nocturnes ne sont pas désertés pour autant, loin s'en faut. Parmi les travestis algériens de Saint Charles à Marseille, certains ont acheté un commerce, un bar ou une épicerie, ici ou quelque part entre Nice et Montpellier. Beaucoup ont trouvé à se marier en France et sont devenus pères de famille. Ils ne viennent presque plus sur le trottoir, ou alors pour « boucler le crédit » d'une nouvelle voiture, ou pour terminer les travaux de « la villa, là-bas », de l'autre côté de la mer. Dans ce cas, ils occupent la nouvelle place qu'il se soit « faite » ailleurs dans la ville, ou les week-ends « sur la

9. Ces données ont été obtenues avec le concours de l'équipe d'Avignon de l'association Autres regards.



La rocade Arc-en-ciel de Toulouse.

côte». A la gare, des « nouvelles » ont pris place entre temps, « il y a du travail pour tout le monde ».

La marge se déplace, se recompose dans le temps et dans l'espace¹¹, et de nouveaux emplacements propices aux rencontres sexuelles clandestines apparaissent furtivement, de loin en loin, non plus uniquement au cœur des nuits urbaines mais, semble-t-il, chaque fois un peu plus à la périphérie de ce qui s'aménage, de ce qui s'institue ou se sédentarise. Au demeurant, si les aléas de ces processus de régulation urbaine semblent le plus souvent liés à la rénovation et à la répression, d'autres dispositifs peuvent contribuer à la transformation des « régions morales » : les « faiseurs de bien », pour reprendre une expression de Robert Ezra Park, comme les associations de lutte contre le sida, ont parfois développé de véritables stratégies de « rabattage » et d'encercllement de leurs populations-cibles aux conséquences identiques¹². Il se peut bien que, dans un mouvement général, les emplacements d'un univers nocturne, autrefois aussi mythique que les grands étendues sauvages de la conquête de l'Ouest, se retrouvent à leur tour saturés d'effets normatifs et de strictes codifications endogènes. Murray Melbin envisageait déjà, non sans une certaine anxiété liée au caractère limité du temps quotidien, une journée de vingt-quatre heures saturée d'activités humaines. Dans leurs recompositions territoriales, les formes les plus clandestines de sexualité ne donnent-elles pas à voir dès aujourd'hui des manières de contourner, d'instrumentaliser ou même de devancer les aléas de l'aménagement et du temps urbains ? Elles procèdent en tous cas d'une grande fluidité : celle d'un

ordre du désir qui sait désinvestir l'institution d'une vie nocturne, elle aussi saturée de normes, de contraintes et de légitimités, pour annexer les lieux et les moments les plus discrets de nos journées.

Laurent Gaissad

10. Dans ce contexte d'affluence, les observations menées en avril et en juin 1999 recensent une population qui utilise le parc pour la drague et la sexualité à partir du repérage de 226 voitures différentes et du comptage de 377 passages. Le traitement de ces données fait ressortir une origine largement locale (87 % en Haute-Garonne) qui suggère des déplacements de proximité, et un taux d'habitues (si l'on considère que le fait d'être venu plus d'une fois constitue une forme d'habitude) qui en l'espace d'une semaine, n'excède pas 40 %. Les jours de semaine enregistrent un nombre de passages toujours supérieur à 50 (avec une moyenne de 60) et un nombre de voitures compris entre 47 et 60 (avec une moyenne de 55). La tranche horaire la plus active, les mêmes jours, est celle de 17-19 heures, qui enregistre entre 24 et 32 passages (avec une moyenne de 28). L'heure du repas (12-14 heures), du lundi au vendredi, enregistre 95 passages (avec une moyenne de 19). En semaine, l'espace est investi à la pause de midi et en fonction des mobilités quotidiennes entre lieu de travail et lieu de résidence. De plus, si le traitement statistique induit par probabilité que les pics de fréquentation sont précédés par une croissance progressive des passages aux tranches horaires adjacentes, les données recueillies à ces moments-là font ressortir le contraire, ce qui corrobore la radicalité des effets de transitions évoqués ici.

11. Lovell A.M., « Seizing the moment : power, contingency and temporality in street life », paru dans Rutz H. Editor, *The politics of time*, American ethnological society, 1992. L'article met en évidence un ordre spatio-temporel de la marginalité à partir de pratiques spatiales des *homeless* de la ville de New York.

12. Jäcklein W., « Enjeux et rationalités des acteurs de prévention contre le sida » en milieu gai « à AIDES Toulouse », rapport de stage de DEA de sociologie, Université de Toulouse-le-Mirail, 1998.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

Cauquelin, A. (1977), *La ville la nuit*, Paris, Presses Universitaires de France.

Foucault M. (1967), « Des espaces autres », dans *Dits et écrits*, (1994), 4 vol., Paris, Gallimard.

Foucault M. (1976), *La volonté de savoir, Histoire de la sexualité*, vol. 1, Paris, Gallimard.

Foucault M. (1977), « La vie des hommes infâmes », dans *Dits et écrits*, (1994), 4 vol., Paris, Gallimard.

Foucault M., Farge A. (1982), *Le désordre des familles : lettres de cachet des archives de la famille au XIXe siècle*, Paris, Gallimard.

Gurvitch G. (1958), *La multiplicité des temps sociaux*, Paris, Les Cours de Sorbonne, CDU.

Hannertz U. (1983), *Explorer la ville*, Paris, Éditions de Minuit.

Lever M. (1985), *Les bûchers de Sodome*, Paris, Fayard.

Park, R.E., « The city : suggestions for the investigation of human behaviour in the urban environment », dans Park, R.E., Burgess E.W., Mc Kenzie R.D. (1925), *The city*, Chicago, University of Chicago Press.

Simmel G. (1908), *Secret et société secrètes*, Saulxures, Circé.

Tarrius A. (1995), *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*, Paris, Éditions de l'Aube.

Articles, revues, rapports

Chafi M., Gaissad L. (1992), « Projet Saint Charles : prévention VIH et recherche-action en direction des travailleurs du sexe masculins à Marseille », rapport final.

Deschamps C. (1996), « Début d'autonomisation des recherches sur la bisexualité », paru dans *ANRS-Journal du Sida-Transcriptase*, n° spécial Vancouver.

Gaissad L. (2000), « Du sexe sans conséquence : le bon endroit et le bon moment », paru dans Membrado M., Rieu A., *Sexes, espaces et corps. De la catégorisation du genre*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud.

Jäcklein W. (1998), « Enjeux et rationalités des acteurs de prévention contre le sida « en milieu gai » à AIDES Toulouse », rapport de stage de DEA de sociologie, Université de Toulouse-le-Mirail.

Lovell A.M. (1992), « Seizing the moment : power, contingency and temporality in street life », paru dans *The politics of time*, Rutz H. Editor, American ethnological society.

Melbin M. (1978), « Night as frontier », *American Sociological Review*, 43 : 1.

Mendes-Leite R., De Busscher P.-O. (1997), « Back-rooms : microgéographie sexographique de deux back-rooms parisiennes », *Question de genre./Cahiers Gay-Kitsch-Camp*, n° 37.

Moles A.A. (1986), « Du secret comme expression de la réactivité sociale », paru dans Watier P. et al., *Georg Simmel : la sociologie et l'expérience du monde moderne*, Paris, Méridiens-Klienck-sieck.

Pickering H., Okongo M., Bwanika K., N'Nabilusa B., Whitworth J. (1996), « Sexual mixing patterns in Uganda : small time urban/rural traders », *Transcriptase*, n° 50.

Laurent Gaissad, anciennement coordinateur du projet « Prostitution, VIH et Santé Publique » à Marseille, prépare une thèse de doctorat en sociologie urbaine à l'Université de Toulouse-le Mirail intitulée *Les formes notoires de sexualité secrète : une approche d'anthropologie urbaine sous la direction du Professeur Alain Tarrius. Il bénéficie d'une allocation de recherche de l'Agence nationale de recherches sur le sida (ANRS) au sein de l'équipe DIASPORAS-CIREJED (Centre interdisciplinaire de recherches et d'études des juifs et des diaporas), CNRS UMR 5057.*
<laurent.gaissad@univ-tlse2.fr>